

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour la  
Déficiência visuelle et le studio  
[typographies.fr](http://typographies.fr)

# CONVOI POUR SAMARCANDE

\*

De la même autrice chez Voir de Près,  
éditions en grands caractères :

*Zouleikha ouvre les yeux*  
*Les Enfants de la Volga*

GOUZEL IAKHINA

# CONVOI POUR SAMARCANDE

*Roman*

Traduit du russe  
par Maud Mabillard

Volume 1



**VOIR DE PRÈS**

Avec le soutien de Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture.

Published by arrangement with ELKOST Intl.  
Literary Agency

Titre original : *Echelon na Samarkand*

© Guzel Yakhina, all rights reserved.

© 2023, Les Éditions Noir sur Blanc,  
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française.

© 2024, Voir de Près  
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-583-8

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

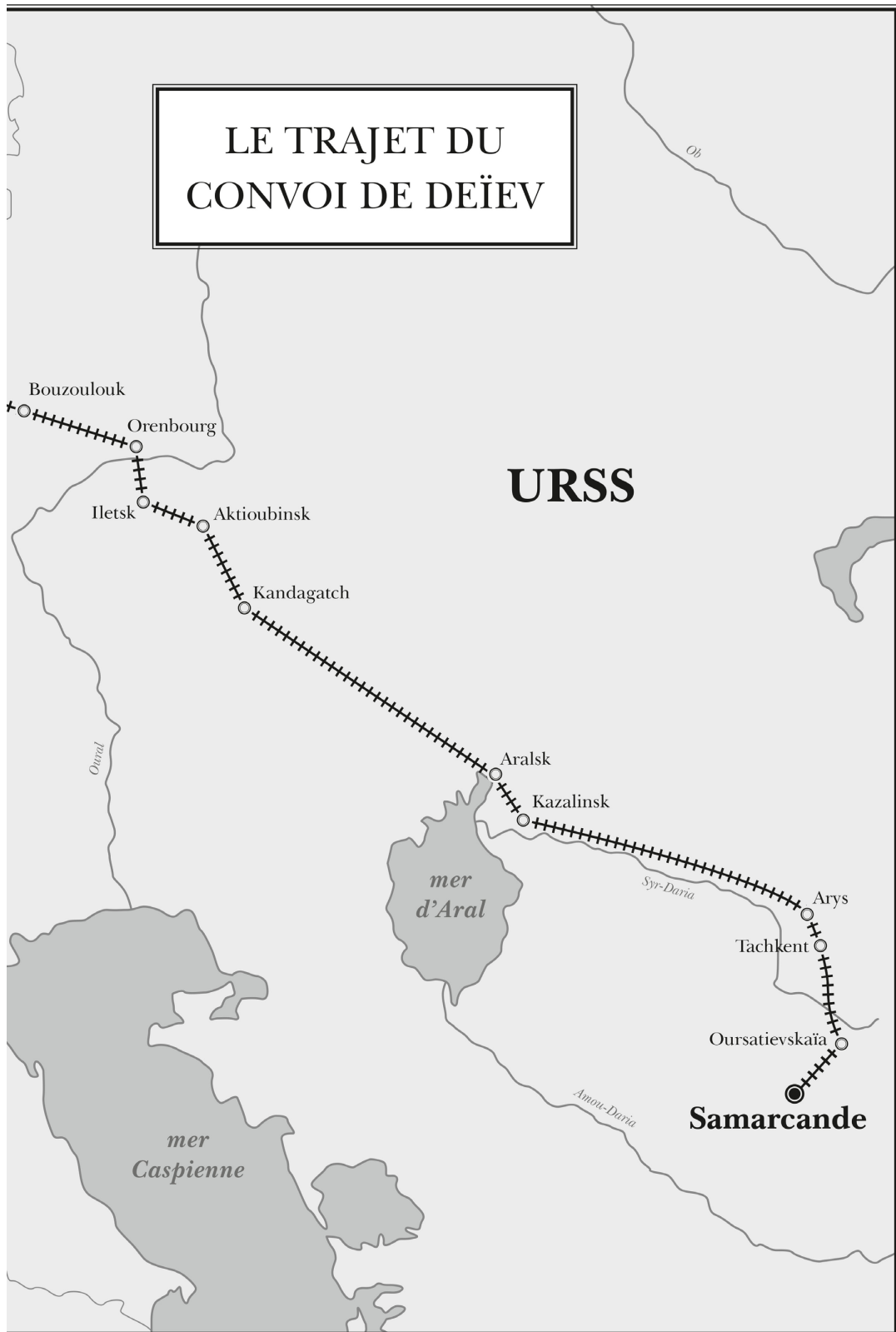
78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*À mon père,  
Chamil Zagreïevitch Iakhine*



# LE TRAJET DU CONVOI DE DEÏEV





## **1. CINQ CENTS**

### ***KAZAN***

Quatre mille kilomètres, c'était exactement la distance qu'allait devoir franchir le train sanitaire de Kazan au Turkestan. Le train lui-même n'existait pas encore : l'ordre de sa formation avait été signé la veille, le 9 octobre 1923. Il n'avait pas non plus de passagers, qu'il faudrait récupérer dans les foyers d'enfants et les centres d'accueil, filles et garçons entre deux et douze ans, les plus faibles et les plus épuisés par la faim. En revanche, ce convoi était déjà pourvu d'un chef : Deïev, un vétéran de la guerre civile, un jeune. Il venait tout juste d'être nommé.

– Des enfants, lui avait dit Tchaïanov, le commandant du département des transports, en guise de salutations. Cinq cents. Il faut les convoier de Kazan à Samarcande. Tu

prendras ton mandat et les instructions chez le secrétaire.

Depuis des années qu'il était dans le transport, Deïev avait convoyé tout ce qui pouvait passer par des rails, du blé et du bétail réquisitionnés jusqu'à la graisse de baleine, que la Norvège, pays ami, envoyait par citernes aux habitants de la Volga en proie à la famine. Mais jamais des enfants.

– Je dois partir quand ?

– Demain si tu peux. Dès que ton convoi sera prêt, Deïev, il faudra filer, aussi vite que possible ! Les enfants n'aiment pas les longs voyages, tu pourras bientôt t'en convaincre par toi-même.

La conversation n'avait duré que quelques minutes. Le seul point obscur, c'était cet étrange « tu pourras bientôt t'en convaincre par toi-même ». Mais il n'avait pas le loisir d'y réfléchir. Les longues réflexions, c'était bon pour les vieillards, eux avaient tout le temps du monde.

Il commença par se rendre à la direction de la gare. Là-bas, on lui promit de fouiller

dans les coins, pour finalement n'exhumer qu'un seul wagon, mais rien de moins qu'un ancien première classe, jadis d'un bleu noble, désormais d'une teinte gris pâle, au compartiment capitonné d'une tapisserie déchirée seulement par endroits, avec des miroirs presque entiers et un immense hall d'entrée où l'on aurait pu danser la valse. Autrefois pourvu d'une bibliothèque de voyage et même d'un piano, le wagon avait récemment hérité d'une baignoire de fonte ébréchée (elle avait dû être ramenée du compartiment de blanchisserie, puis oubliée sur place). Elle formait un tableau ridicule, sur fond d'étagères vides et de candélabres noircis. Deïev fronça les sourcils, mais accepta le wagon. Il fit arracher la fichue tapisserie, enlever les candélabres. Il remplaça les élégants filets à bagages par des deuxièmes et troisièmes étages de couchettes. Gardra la baignoire. Il tenta d'exiger en sus un poêle en fer destiné à chauffer l'eau du bain pour les enfants, mais se fit traiter de bourgeois et remit la question de l'eau chaude à plus tard.

Pour le deuxième wagon, il fallut attendre un jour entier : on le ramena des Monts Rouges, où il était resté quatre ans dans l'arrière-cour du dépôt des locomotives. En examinant sa prise, Deïev sursauta : ce n'était pas un simple wagon, mais bien une église itinérante. Ce qui expliquait sans doute qu'il soit resté si longtemps à prendre la poussière, tant on voyait mal comment l'adapter aux besoins soviétiques. On pouvait bien sûr enlever le bronze verdâtre de la coupole, démonter l'autel. Mais les fenêtres en arc sous une arête rouge, qu'en faire ? Et le toit en forme de *kokochnik*<sup>1</sup> d'église ?...

Deïev accepta le wagon. Il n'avait qu'un avantage : sa vaste dimension. « On fait des châlits sur combien de niveaux ? », demanda le chef de l'équipe de menuiserie en

---

1. Élément décoratif du toit de certaines églises russes, finissant en pointe comme les coiffes traditionnelles des femmes, dites *kokochniks*. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

examinant avec respect le très haut plafond. « Sur trois ! », décida Deïev. Ils auraient pu en mettre quatre, mais les enfants auraient sans doute eu peur de monter si haut.

Le wagon-cuisine arriva quelques jours plus tard de la région de Simbirsk : une grosse boîte sur roues, bricolée à la hâte avec des planches rabotées, puis réparée avec des planches brutes, ravaudée avec du contreplaqué, la virgule de la cheminée du poêle dépassant de la lucarne. On disait que, depuis 1919, beaucoup de vieilleries étaient dispersées sur les voies de service de Simbirsk, Deïev aurait pu y trouver quelque chose d'utile, mais il n'avait pas le temps d'aller voir.

Enfin, on prit cinq wagons d'un train de passagers arrivé de Moscou pour les joindre au convoi de Deïev, que les travailleurs des chemins de fer appelaient déjà entre eux « la guirlande », à cause de la diversité de ses couleurs et de ses formes. Les cinq derniers, des wagons-lits de troisième classe, n'avaient pas besoin de travaux de menuiserie, mais

puaient la cigarette et étaient dans un tel état de saleté qu'un lavage à fond s'imposait. Or, Deïev avait déjà tellement bassiné la direction de la gare avec ses exigences (et tout « immédiatement ! », « maintenant ! », « sans faute ! ») qu'ils ne lui fournirent pas de nettoyeurs. Il n'insista pas, prit deux seaux d'eau et se mit au travail lui-même.

Elle arriva juste à ce moment. Deïev était en train se démener sur le sol mouillé, poussant au moyen d'un chiffon un tas d'écales de graines de tournesol fourrées sous une couette, quand deux bottes de soldat d'infanterie à bout plat surgirent devant son nez. Il leva les yeux : des mollets fins, pas dans des chaussettes de soldat, mais dans de doux bas de laine.

— Assassin, fit-elle de but en blanc. De quel droit vous lambinez ?

Deïev était stupéfait. Il leva les yeux encore plus haut : une jupe noire, étroite, des genoux aigus se devinant sous le tissu.

— Pendant que vous vous traînez sur le sol, des enfants meurent.

Il tenta de sortir de sous la couchette, se tapa la nuque contre le bord.

– T'es qui ?

Deïev était timide devant les femmes, c'est pourquoi il les tutoyait toujours et leur parlait d'un ton fier, plein de défi.

– La commissaire à l'enfance. Je vous accompagnerai jusqu'à Samarcande, si vous voulez bien vous lever de votre flaque et commencer à exécuter les ordres.

– Et t'as un nom, commissaire ?

– Blanche.

Deïev ne comprit pas si c'était son prénom ou son nom de famille. Il n'osa pas demander.

Elle était plus âgée que lui, même si elle n'aurait pas pu être sa mère. Plutôt une grande sœur. Son visage était beau et austère, comme ceux des affiches soviétiques. Ses cheveux châtain, coupés court, bouclaient dans tous les sens. Son regard était autoritaire, comme celui d'un commandant d'armée. Sous un tel regard, on avait envie de se redresser immédiatement, mais Deïev se retint : sans se presser, il rejeta une mèche